PG 30

N° 13. JUILLET 1899.

BULLETIN

DE

L'ASSOCIATION AMICALE DES ANCIENNES ÉLÈVES

DE

FONTENAY-AUX-ROSES

SOMMAIRE

1. Attribution du nom de M. Pécaut à une rue de Paris 69
2. Réunion générale de l'année 1899 71
3. Renouvellement du tiers sortant des membres du Comité 72
4. Notice nécrologique 73
5. Le devoir présent, par Mme Eidenschenk 76
6. La lecture des romans, Résumé d'une conférence de M. Darlu (Notes d'élève). 81
7. L'extension universitaire en Angleterre, par Mlle Rachel Albert 85
8. Correspondance 94
9. Communications diverses 99
10. Supplément géographique.

p. 70

ATTRIBUTION DU NOM DE M. PÉCAUT

A UNE RUE DE PARIS

EXTRAIT DU « BULLETIN MUNICIPAL OFFICIEL DE LA VILLE DE PARIS » DU MARDI 21 MARS 1899.

(Compte rendu de la séance du Conseil.)

M. PAUL BROUSSE. — Vous savez tous qu'une polémique très vive a accueilli l'ouvrage de M. de Vogüé, lequel prête un rôle odieux à

l'héroïne de son roman, élève de l'École normale supérieure de Fontenay-aux-Roses.

. . . . . .

Nous pensons qu'il convient que la Ville de Paris honore la mémoire de M. Pécaut, l'inspecteur général qui fut l'organisateur véritable de l'École normale supérieure de jeunes filles de Fontenay. Nous devons cette réparation aux jeunes Parisiennes qui vont à Fontenay et à leur ancien et excellent maître.

En conséquence, je dépose la proposition suivante, pour laquelle je demande l'urgence :

Le nom de M. Pécaut, inspecteur général, organisateur de l'École normale supérieure de Fontenay, sera donné à une rue de Paris.

Signé : Paul Brousse, Louis Lucipia, Arthur Rozier, Blondeau, Morel, L. Achille, Colly, Brenot, Blondel, Lampué, Adrien Véber, Hénaffe, John Labusquière, Navarre, Landrin, Hattat, Champoudry, Henri Rousselle, Pannelier.

M. le Président. — M. Paul Brousse demande l'urgence. Je mets l'urgence aux voix.

L'urgence est prononcée.

La proposition de M. Paul Brousse, mise aux voix, est ensuite adoptée.

Cette délibération a causé une grande joie à toutes les Fontenaysiennes. C'est de tout cœur qu'elles s'unissent pour remercier M. Paul Brousse et le Conseil municipal de ce précieux hommage rendu à la mémoire de leur maître vénéré.

RÉUNION GÉNÉRALE DE L'ANNÉE 1899

La réunion générale est fixée au dimanche 6 août, à dix heures et demie du matin, à l'École normale de Fontenay-aux-Roses.

L'ordre du jour de cette réunion sera le suivant :

1° *Exposé de la situation de la Société au mois d'août* 1899;

2° *Compte rendu détaillé des recettes et des dépenses pendant les années* 1897-1898 *et* 1898-1899 ;

3° *Demandes d'admission adressées par des fonctionnaires des Écoles normales et des Écoles primaires supérieures ;*

4° *Renouvellement du tiers sortant des membres du Conseil d'administration ;*

5° *Conditions des prêts. (Le chiffre maximum des prêts et des secours doit-il être limité au tiers des ressources annuelles de la Société.)*

Les associées sont invitées à prendre part au banquet qui suivra la réunion du matin. Les adhésions seront reçues par Mlle Zgraggen, trésorière, jusqu'au 25 juillet. La cotisation est fixée à 3 francs[1].

Tout le monde apprendra avec joie que M. Darlu a bien voulu nous promettre son concours pour la réunion de l'après-midi, qui commencera à trois heures précises.

Nota. — Les anciennes élèves qui souhaitent passer quelques jours à l'École pourront y être reçues du vendredi 4 août au lundi 7, moyennant 3 francs par jour (prix demandé aux aspirantes pendant la durée du cours d'admission).

1. Sans attendre un autre avis de leur part, nous inscrivons dès aujourd'hui sur la liste des personnes qui prendront part au prochain banquet les noms des associées qui nous avaient adressé, au mois de juillet dernier, la cotisation ordinaire pour le banquet de 1898.

RENOUVELLEMENT DU TIERS SORTANT

Les membres sortants du Comité sont cette année :

Mlle MAHAUT, réélue en 1896.

Mlles WILLIAMS et ZGRAGGEN, élues pour deux ans en 1897, en remplacement de Mmes Janin et Pernessin.

Les associées qui ne peuvent assister à la réunion générale sont instamment priées d'envoyer leur bulletin sous double enveloppe à Mme Eidenschenk, secrétaire, au siège de l'Association.

Mme Eidenschenk recevra les votes jusqu'au jour de la réunion.

NÉCROLOGIE

Nous avons le douloureux devoir d'apprendre à nos compagnes de Fontenay le deuil nouveau qui frappe notre Maison, la mort de Mlle Languery, décédée dans le Midi, à Agde, le 14 mars. Cette pénible nouvelle déjà connue dans bon nombre d'écoles, y a causé une bien douloureuse émotion. Les collègues de promotion de Mlle Languery lui avaient toutes gardé, je le sais, un bien doux souvenir, et dans les diverses écoles où notre amie a vécu, à Besançon, à Montpellier et à Lyon comme professeur, à Gap et à Albi comme directrice, maîtresses et élèves ont partagé notre douleur, et ont adressé leurs respectueuses sympathies à la pauvre mère si durement frappée.

Toutes avaient facilement reconnu la supériorité de cette âme si pure, si sincère, si élevée, dont elles subissaient, presque à leur insu, la douce et noble influence. Mlle Languery disait souvent : « Soyez gaie, mais d'une gaîté réelle, intime. Pour avoir quelque influence, il faut avoir la joie, ou, tout au moins, agir joyeusement »; et beaucoup admiraient sa sérénité, sa douceur religieuse, qui rendait tout facile. Elle se tenait au-dessus de sa tâche, elle n'était ni étroitement un professeur, ni étroitement une directrice, mais une âme, infiniment vivante, libre, noble, aimante, donnant sa vie à tout ce qui était beau et vrai ; de là sa paix, sa force, et le secret de son action. Elle sut rendre la vie d'internat cordiale et bonne. Malgré le mauvais état de sa santé, on la trouvait toujours vaillante, paisible, prenant la plus lourde part de la tâche quotidienne, du service de surveillance, demandant toujours aux autres beaucoup moins qu'elle ne donnait elle-même.

Elle joignait à une bonté éclairée et sûre, une rare fermeté : elle savait conseiller sans blesser ni s'imposer, réprimander sans décourager; mais elle avait, en même temps, un très ferme sentiment de ce qu'elle devait faire, de ce qu'elle devait demander de faire, et elle y était fidèle. Ses paroles délicates, sa bonne grâce naturelle et charmante, une réserve discrète, faite d'un profond respect de l'âme des autres, et qu'on rencontre rarement portée à ce degré, gagnaient les plus rebelles. Ignorant volontairement l'ingratitude, elle excellait à déjouer le mal par sa simplicité, sa noblesse d'âme. Elle donnait, sans compter, ses soins, ses conseils, son affection, se faisant toute à tous pour les gagner tous. On devenait bonne à son exemple; on se sentait

obligée de demeurer bonne pour être digne de la confiance qu'elle vous témoignait.

Elle vivait très près de ses élèves, les suivait dans leur travail, encourageait les plus faibles efforts, avec le souci constant de développer chaque âme selon sa nature intime. Toutes ont gardé le souvenir de ses leçons si vivantes, si personnelles, où elle avait le secret d'éveiller les esprits, d'ouvrir les cœurs aux douces et profondes émotions. Elle savait révéler aux plus humbles des choses cachées qu'elles eussent toujours ignorées. Elle rendait tout sujet vivant, intéressant, et cela, sans effort, par le simple mouvement d'une âme riche et originale qui voit et sent directement les choses dans leur vérité et leurs nuances. Avec elle, tout devenait clair, simple et bon, dans les livres et dans la vie : on sortait toujours de ses leçons meilleures et plus fortes.

Elle aimait beaucoup ce court entretien du matin qui contribuait, semblait-il, à rendre la journée active et bonne. Le soir, elle se plaisait souvent à grouper autour d'elle maîtresses et élèves : la vue d'une belle gravure, une page heureusement choisie, la lecture de quelques vers, un beau chant, tout devenait le sujet d'une conversation à la fois simple, aisée, suggestive, ennoblissante. Bien souvent, malgré sa lassitude, elle prenait plaisir à accompagner nos jeunes filles dans leurs longues promenades. Sa bonne humeur, la simplicité exquise avec laquelle elle savait jouir de la douce et belle nature, les rendaient à la fois plus heureuses et plus confiantes.

Les anciennes élèves revenaient volontiers auprès de Mlle Languery. Elle les suivait avec intérêt dans leur nouvelle carrière, les aidant toujours, essayant de développer en elles une personnalité vraie et forte. Elle écrivait à l'une d'elles ces mots qui résument si bien toute sa pensée, l'esprit de sa direction, de son enseignement : « Vous seule devez constituer votre vie morale, vous seule pouvez la rendre active et riche. A vous de préciser et de fortifier les sentiments que l'école a éveillés. Mettez-vous à l'œuvre avec calme; ayez confiance en vous, confiance dans les autres, confiance dans la vie, et surtout confiance en Celui qui jamais n'abandonne l'âme sincère qui veut être digne de lui donner le nom de Père. Et encore : « Mêlez-vous à la vie des autres; ayez l'âme ouverte à toutes les misères physiques et morales ». Elle prêchait d'exemple : les souffrances des autres furent toujours les siennes; elle avait dans l'âme ce don mystérieux de la pitié, cet art de consoler les souffrances les plus amères, de relever les courages les plus abattus. Elle fut pour beaucoup une amie, une sœur, toujours prête à aider les bonnes volontés sincères. Celles-là seulement qui ont vécu près d'elle savent la bonté profonde, la délicatesse infinie de cette amie sûre.

Dans ces dernières années, Mlle Languery fut atteinte dans ses plus chères affections de famille et sa santé si frêle l'obligea à interrompre ses cours à plusieurs reprises. Mais, gardant pour elle seule la douleur profonde, causée par ces deuils récents, elle songeait avant tout et surtout aux autres. Il n'est pas une question, touchant notre enseignement laïque, notre pays, qui n'ait longuement préoccupé son esprit et son cœur. Dans ces derniers mois, la tristesse s'emparait de nous en la voyant si affaiblie, obligée à une inaction plus douloureuse peut-être pour elle que pour bien d'autres. Mais ses lettres parlaient encore de confiance au lendemain, d'œuvre à accomplir, de la pensée de M. Pécaut à réaliser, et nous voulions croire qu'elle serait là encore pour nous aider à traverser les heures pénibles. On se reprenait à espérer en la voyant si calme, si confiante. On comptait sur elle, ne pensant pas qu'elle pût nous manquer un jour, ne doutant même pas d'une amélioration qui n'était qu'apparente.

La fin a été inattendue, rapide, survenue là, dans ce petit coin du Midi qui devait lui redonner des forces, loin de la terre aimée où elle voulait tant revenir. Notre amie, si douce envers la vie, pour nous encourager et nous fortifier, le fut aussi envers la mort.

Elle n'est plus, et nous ne pouvons croire qu'elle nous ait quittées tout à fait : quelque chose de son esprit, de son âme si pure et si douce, si vivante et si libre, doit rester avec nous. En lui donnant un dernier et suprême adieu au nom de Fontenay, de notre Association, au nom de ses amies, au nom de ses élèves, nous adressons aussi l'expression de notre respectueuse sympathie à sa mère, à sa famille.

Mlle Languery aimait souvent à retracer sur les livres offerts à ses amies, ces simples lignes de l'Évangile : « Paix sur la terre aux âmes de bonne volonté. » Nulle parole ne saurait mieux lui convenir. Elle eut la pure et noble volonté de travailler de tout son cœur au règne de Dieu ici-bas, ou, pour penser comme elle, au règne de la Liberté, de la Vérité, de la Beauté, et de l'amour. Elle fut paisible et d'une « douceur merveilleuse » dans l'accomplissement de sa tâche, vaillamment acceptée et vaillamment remplie.

UNE ANCIENNE ÉLÈVE DE FONTENAY.

DERNIÈRE HEURE

Nous apprenons avec tristesse la mort foudroyante de Mlle Marthe Péquignot, professeur à l'École normale d'Angers. Le prochain Bulletin contiendra le dernier adieu de l'Association à notre compagne si tôt disparue. Aujourd'hui nous ne pouvons qu'adresser à Mlle Adèle Péquignot l'expression de nos sentiments de vive et profonde sympathie.

LE DEVOIR PRÉSENT

J'emprunte, pour les quelques mots que j'ai à dire ici, le titre d'une brochure connue, car il rend ma pensée mieux qu'aucune autre que je pourrais trouver.

Le Comité a publié dans le précédent Bulletin une note dont je reproduis quelques lignes : « Le moment est venu de songer à l'avenir. De divers côtés on semble craindre que l'Association soit réduite au rôle d'une simple société de secours mutuels. Si nous devions borner là nos ambitions et nous flatter de remplir notre devoir au moyen d'une cotisation annuelle, notre société mériterait-elle encore de vivre ? Elle ne vivra, croyons-nous, que si elle nous aide à affermir en nous et à propager hors de nous « l'esprit de Fontenay », à nous fortifier mutuellement dans les idées qui nous sont chères, et que dans l'isolement nous sentirions peu à peu s'appauvrir. »

C'est un simple développement de l'idée contenue dans ces lignes que je voudrais présenter. Dans ce bulletin, M. l'Inspecteur a dit un jour lui-même ce qu'il entendait par « l'esprit de Fontenay ». J'oserai reprendre ce sujet après lui, en m'attachant particulièrement à quelques-unes de ses idées; car l'heure me paraît venue, pour chacune de nous, d'*oser être ce qu'elle est*, et pour notre Association de se réclamer hautement des principes moraux qui ont été et restent la raison d'être de Fontenay, des écoles normales, et des écoles primaires laïques.

Dans un pays qui a le malheur d'être aussi divisé que le nôtre, c'est une illusion de croire que nous pouvons nous tenir complètement en dehors des agitations sociales et politiques. Lors même que nous le voudrions, d'autres nous y mêleraient, le plus souvent sans bienveillance ni bonne foi. Mais nous le pouvons et nous le devons d'autant moins que, chargées de l'éducation populaire, nous avons à remplir une des fonctions les plus délicates de l'Etat, la plus importante de toutes, celle que se disputent avec âpreté les partis; car

ceux qui élèvent la jeunesse sont les maîtres de l'avenir. Sommes-nous assez convaincues de cette vérité? Travaillons-nous, dans nos écoles, avec assez d'ardeur et de persévérance à former des êtres *libres*, qui mettent au-dessus de tout la liberté sous toutes ses formes, liberté morale intérieure, liberté politique, liberté religieuse, liberté de pensée? Je crains qu'au milieu des occupations journalières fort absorbantes, des soucis d'examens très légitimes, ce devoir supérieur ne nous soit pas toujours présent dans toute sa gravité et son urgente nécessité.

N'est-ce pas pourtant ce devoir qui nous est apparu à Fontenay, dans l'enseignement de nos maîtres comme dans les conférences de M. Pécaut, comme le but suprême de notre vie d'éducatrices, comme notre raison d'être en tant qu'institutrices laïques, comme aussi la plus grande chance de salut de notre patrie? Je n'ai qu'à feuilleter mes cahiers de conférences pour y retrouver tout vibrants les appels de M. l'Inspecteur à notre conscience, au sentiment de notre responsabilité, à notre patriotisme.

Le 30 juillet 1885, il adressait aux élèves qui allaient quitter l'école ces paroles si hautes et si graves : « Nous avons voulu faire de vous des esprits vivants, des consciences vivantes, relevant de la vérité et se soumettant librement et respectueusement à elle, des consciences relevant du devoir, et du devoir seul. Voilà toute la pensée de Fontenay, voilà notre idéal moral : *Fontenay n'est pas un appareil de tutelle, Fontenay a voulu vous faire libres*. Que resterait-il de Fontenay, si vous ne vous appliquiez chaque jour à interroger votre intelligence et votre conscience : votre intelligence, pour voir si elle n'est pas occupée de chimères, de futilités, de légèretés; votre conscience, pour vous rendre compte si vous marchez droit dans la voie du devoir?... Quand vous serez tentées de mollir, de vous laisser aller,

De vivre comme on vit, de penser comme on pense,

rappelez-vous que ce n'est pas seulement Fontenay que vous trahissez : c'est le pays tout entier. »

Vous souvenez-vous, élèves de 1889, des deux admirables conférences faites par M. Pécaut au moment du Centenaire de la réunion des Etats Généraux? Jamais sa pensée ne s'est élevée plus haut, ne s'est enfermée dans des formules plus saisissantes. Jamais il n'a évoqué devant nous d'une manière plus grave, je dirais volontiers plus tragique, les lourds devoirs qui sont les nôtres à l'heure présente, la grande responsabilité qui pèse sur nous. Oh ! il ne se faisait pas illusion sur la situation de notre pays au dedans et au dehors; il la voyait

telle qu'elle est, avec une perspicacité et une sincérité troublantes pour ceux qui voudraient se persuader que tout est pour le mieux, et qu'il suffit de laisser dormir les questions ou de les nier pour les resoudre.

« Au lendemain du 5 mai 1789, nous disait-il, une immense espérance se répandit, non seulement sur la France mais sur le monde. Toutes les nations sentaient que la nation française allait travailler pour elles. L'Europe entière tressaillit d'enthousiasme; ce fut un moment unique dans l'histoire du monde; jamais on n'avait vu une nation former le dessein extraordinaire de se régénérer en prenant pour mesure la vérité, la justice absolue. »

M. Pécaut expliquait ensuite pourquoi le grand effort de 1789 avait en partie échoué : le passé de nos pères était un passé de tutelle; l'autorité avait tout nivelé dans notre pays. Il leur manquait aussi la clairvoyance morale. « Ils croyaient qu'il suffit de bien voir, de bien comprendre pour réaliser le bien et la justice; ils ne savaient pas que si les mœurs ne suivent pas les lois, la nation n'est pas à l'abri des rechutes les plus humiliantes... La liberté fut pour les hommes de 1789 un droit merveilleux, une grande fête, non le régime austère de la discipline volontaire.

« A cent ans de distance, nous vivons encore; mais hélas! le sol national un et indivisible n'est plus un dogme inviolable; nous ne vivons plus entiers, il ne faut pas l'oublier. Mais enfin nous sommes debout, et Dieu merci! nous n'avons pas la honte de célébrer le Centenaire de 1789 sous la dictature comédienne du Deux-Décembre... Nous avons encore des caractères, et depuis deux mois il y a un effort d'énergie morale pour repousser la lèpre honteuse du boulangisme; la France montre qu'elle ne veut pas mourir. Mais nous sommes profondément divisés : la droite de la Chambre, reprenant la tradition des émigrés, s'abstiendra de paraître à la fête du cinq mai!... Quel doit être notre rôle à nous, instituteurs et professeurs? Un rôle pacificateur, conciliateur, bienveillant pour tous. Mais cela ne veut pas dire qu'il faille s'enfermer dans l'indifférence : bien loin de là, nous devons être peuple et tenir pour le peuple dont nous sortons, et pour la liberté. C'est aux principes de 1789 que nous devons tout; ce serait lâcheté et bassesse d'esprit de ne pas le dire en toutes circonstances, et de ne pas prendre nettement parti. »

Revenant sur ces idées le lendemain ou quelques jours après, M. l'Inspecteur nous faisait une de ces conférences inoubliables dont je voudrais pouvoir tout citer : « Il y a deux idées qui à l'origine de Fontenay ont été très nettement échangées entre les fondateurs et les professeurs, et qui depuis ce jour n'ont jamais cessé un instant, je

puis le dire, d'occuper notre esprit. Ces deux idées sont celles qui devraient être sans cesse présentes à la pensée de tous les professeurs de lettres ou de sciences dans les Ecoles Normales, pour donner à leur enseignement la portée qu'il doit avoir. La première de ces idées, c'est celle de la situation tragique qui est la nôtre depuis 1870. Nous devons nous attendre à un choc épouvantable qui fait frémir l'imagination... Un duel à mort entre l'Allemagne et nous est inévitable... Eh bien! cette situation, les masses populaires ne la connaissent pas. Nous devons la leur faire comprendre, afin que chacun sache de combien il va pour notre pays, et qu'au moment décisif *chacun compte pour un.* »

Certes, depuis le jour où M. Pécaut prononçait ces paroles, il semble que les idées se soient modifiées ; la perspective de la guerre s'est peu à peu reculée devant nous ; peut-être aussi l'horreur qui se répand de plus en plus, dans le monde civilisé, pour les grandes tueries humaines aidera-t-elle dans un temps plus ou moins éloigné à la solution pacifique de la question d'Alsace-Lorraine ; peut-être encore, hélas! avons-nous fini par accepter notre démembrement, par nous accommoder de notre défaite, par regarder même comme des importuns ceux qui viendraient nous rappeler que l'Alsace est toujours annexée à l'Allemagne, et qu'elle ne nous a pas encore fait connaître, par un signe formel, qu'elle acceptait enfin son sort!

M. Pécaut ajoutait ensuite : « De même que nous ne devons pas oublier que nous sortons d'un désastre effroyable, et que nous sommes menacés d'une crise terrible, de même n'oublions pas qu'après trente ans de monarchie constitutionnelle, notre pays s'est abandonné à la honte d'une dictature, et qu'il est possible que pareille chose arrive encore. Nous commençons maintenant à reprendre confiance, mais il y a quelques mois ne voyions-nous pas le pays se jeter aux pieds d'un homme, dont rien ne justifiait la popularité? Et non pas seulement les classes populaires et ignorantes, mais les classes cultivées et riches, n'étaient-elles pas prêtes, par haine de la démocratie, à rétablir et à subir le plus avilissant césarisme?... Nous devons donc travailler sans cesse à former des esprits capables de comprendre l'honneur laborieux d'un gouvernement libre, pénétrés du sentiment que, sans liberté, il n'y a pour les individus, ni pour les peuples, de moralité possible. Ces pensées, où vos élèves les prendront-elles si vous ne les leur donnez? Dites-vous bien que tout professeur n'a fait que la moitié de son devoir quand il a fait ses cours le mieux possible : Il s'agit moins pour vous d'enseigner plus de sciences ou d'histoire, et mieux qu'on ne le faisait auparavant, que de former des caractères prêts à remplir tous leurs devoirs à l'heure du péril, et capables de se gouverner! »

J'ai cité longuement ; j'aurais voulu citer davantage. Et maintenant, le cœur plein d'angoisse, je pose à toutes mes compagnes de Fontenay des questions auxquelles je n'ose répondre : sommes-nous toutes restées fidèles à cet enseignement que toutes les élèves de Fontenay ont reçu sous une forme ou sous une autre ? « Vous serez certainement, dans le cours de votre vie, mises en demeure de prendre parti », nous disait un autre jour M. l'Inspecteur. Sommes-nous toutes résolues à rester debout devant la réaction ouverte ou hypocrite, comme des servantes respectueuses et fidèles de l'esprit de la Révolution ? Osons-nous nous réclamer de ses principes de liberté, de justice pour tous, de tolérance et de fraternité ? Est-ce que nous nous rangeons toutes du côté des défenseurs de ces principes ? Serait-il possible qu'il y eût des transfuges de Fontenay dans le camp des esprits rétrogrades, qui, en voulant ramener la France en arrière, la poussent inconsciemment aux abîmes ? Quelles sont celles de nous qui accepteraient de se confondre dans la foule non pensante, qui obéit sans réflexion à d'aveugles instincts, ou à des suggestions intéressées dont elle ne se rend pas compte ? Combien consentiraient à abriter leur lâcheté morale sous le masque de la neutralité ?

L'heure est venue pour chacune de nous de répondre à ces questions, de prendre parti, d'affirmer sa foi morale. C'est le devoir présent, le plus pressant de nos devoirs. Haut les cœurs donc, Fontenaysiennes de toutes les promotions, et *que chacune compte pour une !*

Ce sont ces sentiments qui doivent être le lien de notre Association, c'est dans ces sentiments que doit nous entretenir et nous affermir le bulletin qui en est l'organe.

A. Eidenschenk.

Paris, 20 avril 1899.

L'éducation n'est-elle pas une question de demain ? Je la crois actuelle. Et voici mes raisons.

Celle de l'éducation nous oblige d'examiner, d'approfondir notre principe, la foi pour laquelle on combat, le fond de notre idée politique et religieuse. Notre marche sera indécise si cette idée vacille : il nous faut la fixer, bien savoir ce que nous voulons, prendre un parti.

En politique, on divague aisément, et même dans l'action, on ne se rend pas toujours bien compte de ses principes d'action. On se contente trop souvent d'à peu près. Cela ne se peut pas dans la question d'éducation. Elle nous force de voir clair. On n'en peut dire un mot sans savoir ce qu'on veut transmettre, on ne peut enseigner sans bien savoir sa règle et son idéal d'avenir.

Michelet (*Nos Fils*).

LA LECTURE DES ROMANS

RÉSUMÉ D'UNE CONFÉRENCE DE M. DARLU A L'ÉCOLE DE FONTENAY

L'excitation intellectuelle qui nous vient des choses du dehors ne suffit pas à notre esprit. C'est la lecture qui lui fournit l'aliment que notre existence régulière et un peu monotone ne saurait toujours lui donner. Il nous arrive, pourtant, d'ouvrir un livre avec la seule intention de nous distraire. Nous savons bien qu'il ne peut nous donner des connaissances nouvelles ni éveiller en nous des sentiments élevés. Mais s'il ne nous fait pas de bien, pensons-nous, il ne saurait nous faire du mal; et nous nous trompons. Aucune de nos lectures n'est indifférente. Si elle ne nous instruit pas ou ne nous rend pas meilleurs, elle ne passe pas sur notre âme sans laisser quelque trace. Peut-être, à notre insu, éveillera-t-elle en nous des dispositions fâcheuses. On doit donc régler ses lectures comme on règle ses actions; choisir, comme on choisit ses amis, l'auteur avec lequel on s'entretient un moment.

Les livres que nous sommes le plus tentés d'ouvrir, ce sont les romans. A tout instant, ils s'offrent à nous, ils s'étalent séduisants aux vitrines des libraires, ils remplissent les cabinets de lecture; ils forcent même l'entrée des bibliothèques de nos écoles. Il nous faut en feuilleter si nous nous aventurons dans quelque cercle mondain un peu cultivé : n'y parle-t-on pas du dernier roman paru, de celui dont s'occupent les critiques attitrés des journaux? Le roman est, en effet, la grande production littéraire de notre temps. Il ne compte guère que deux siècles d'existence; mais il a pris un développement extraordinaire; il a envahi, il exploite, peut-on dire, tous les domaines de la pensée, l'histoire, la philosophie, la morale, la science; il a pris toutes les formes, depuis le roman d'aventure, de cape et d'épée, jusqu'au roman psychologique et au roman social. Dès qu'une idée ou un fait attire l'attention publique, il se rencontre un écrivain avisé pour en tirer un roman. Quand on commença à s'occuper de l'hypnotisme, trois romans parurent en même temps, bâtis sur une histoire

d'hypnotisme. Il se publie plus d'un roman par jour, en France, environ 5 à 600 par an, sans compter les romans feuilletons qui encombrent les journaux. Le *Petit Journal* publie chaque jour trois feuilletons, dans lesquels on admire que ses lecteurs puissent se reconnaître; car il semble que ce soit toujours le même qui recommence sans cesse. Et encore faut-il s'applaudir qu'ils soient à peu près honnêtes, et qu'on n'ait à leur reprocher, avec la fausseté du genre, que la niaiserie de leurs conceptions. Car d'autres journaux comptent, pour recruter leur clientèle, sur l'attrait de récits ignobles ou scandaleux.

Considérons un instant l'esprit et les conditions du récit romanesque. En général, notre vie n'est troublée que momentanément par les passions; elle est sérieuse, remplie d'occupations réglées. Un besoin naturel d'émotions nous porte parfois à en sortir. Nous aimons, pour un moment du moins, à détourner nos yeux de cette existence un peu monotone. Le roman nous plaît alors parce qu'il peint les passions et nous en fait éprouver l'émotion : c'est là sa raison d'être, et c'est là ce qui le rend dangereux. Le roman s'adresse particulièrement aux femmes, moins absorbées que les hommes par leurs occupations, et plus sensibles aussi. Et, comme l'amour est, de toutes les passions, celle qui les intéresse le plus, c'est celle aussi que les romanciers nous peignent de préférence. Ils en décrivent toutes les phases, ils en tournent et retournent de mille manières les aventures, les surprises, les triomphes; ils cherchent à nous en faire éprouver toutes les voluptés, toutes les tortures, et par suite de cette rivalité d'inventions, il arrive qu'à côté de quelques tableaux délicats pullulent les tableaux grossiers. Au XVIIe siècle, les lecteurs de la *Princesse de Clèves* étaient une élite dont le goût délicat n'acceptait de la passion qu'une peinture fine et discrète. Aujourd'hui, le roman s'adresse à tout le monde, au peuple, à l'ouvrière, à l'apprenti; par cela même, l'auteur est invité à mettre en jeu des ressorts plus grossiers; il exagère les manifestations extérieures de la passion, il se plaît aux complications les plus extraordinaires, il frappe fort, plutôt que juste; il invente des situations exceptionnelles, il recherche, il préfère les « cas rares », les cas morbides; il est de plus en plus violent, bizarre, outrancier. Ajoutons que le roman est, pour beaucoup, une production industrielle. Dernièrement, un journal racontait qu'il s'est fondé, en Amérique, une fabrique de romans qui est très prospère et qui a pour débouchés les innombrables *magazines* de ce pays. Que d'industriels aussi, parmi nos romanciers les plus accrédités! Même parmi ceux qui ont quelque goût, beaucoup écrivent avant d'avoir rien à nous apprendre. C'est l'usage qu'un jeune homme qui débute dans les lettres écrive un roman. Il peint la vie avant de la connaître.

Concluons que le roman, quels que soient ses prétentions et les procédés du romancier, fût-il réaliste ou naturaliste, nous présente une image fausse de la vie ; il en détruit les proportions et l'équilibre, en donnant une place excessive à la passion, à la passion de l'amour sexuel, notamment, en accumulant les événements rares et frappants. Les honnêtes gens ne sont pas des héros de romans. Je me souviens de l'étonnement profond qu'avait éprouvé notre ami, M. Pécaut, un jour que, rougissant de son ignorance, il avait ouvert un roman de Balzac ; car il n'en avait pas lu jusqu'à ce moment. Il admirait dans quel monde étrange le célèbre romancier nous fait vivre. Et lui-même y paraissait si à l'aise, si familier, que c'était à se demander si c'était le lecteur ou l'auteur qui avait la berlue. Hélas ! qu'aurait pensé notre ami, si on lui avait dit qu'il deviendrait, lui aussi, un personnage de roman, pour amuser les belles lectrices de la *Revue des Deux-Mondes*, et aussi pour servir les rancunes du parti clérical !

Quels effets peuvent produire de telles lectures ? Il semble qu'elles dégoûtent l'esprit de la vérité que l'on trouve dans les livres sérieux. Le romancier ne recherche pas la vérité, il s'agit pour lui d'intéresser le lecteur, de l'amener haletant jusqu'à la dernière page. Les livres sérieux paraissent ensuite fades et fatigants. Pour la même raison, la lecture habituelle des romans rend l'esprit paresseux. Elle le dispense de tout effort ; peu à peu il lui faut des récits plus frivoles ; il ne s'intéresse qu'à l'intrigue ; il saute les réflexions, les pages d'analyse ou de descriptions pour arriver plus vite au dénouement.

A mesure que s'engourdit l'intelligence, la sensibilité est excitée. Le lecteur prend le goût des émotions factices. Il se procure une heure d'agréable rêverie, comme le fumeur d'opium ; et, après ce coup de fouet donné à son imagination, il revient avec quelque dégoût à l'action sérieuse. Pour la plupart, le roman, le feuilleton est l'équivalent du petit verre. Et cette excitation factice n'est guère moins dangereuse pour l'âme que celle de l'alcool pour le corps.

On ne saurait donc recommander à personne la lecture des romans. Cette lecture est peut-être plus funeste aux jeunes filles et aux jeunes femmes qu'aux hommes. Qu'il soit honnête ou licencieux, délicat ou grossier, il attire leur attention sur l'amour, la manière dont il s'éveille et se nourrit. Il tourne leur imagination sur leur propre destinée pour la leur faire vivre d'avance. Plus encore que le jeune homme, la jeune fille s'identifie avec l'héroïne de son roman. C'est elle en personne qui, fiévreuse, attend pendant vingt pages la déclaration d'amour qu'elle reçoit enfin. Cette excitation violente ne peut qu'amollir sa raison et lui donner un besoin d'émotions dangereuses.

Aussi serait-il meilleur d'exclure de ses lectures toute espèce de romans.

Pour nous, qui avons dans nos bibliothèques tous les chefs-d'œuvre accumulés de l'esprit humain, que toute notre vie ne nous suffira pas à connaître, d'Homère à Dante, de Shakespeare à V. Hugo, nous devons nous reprocher comme une faute morale d'occuper nos loisirs à ces lectures frivoles. Les Mémoires, les autobiographies satisferont notre curiosité des choses de l'âme. Ne ressemblent-ils pas aux romans, avec cette différence qu'ils sont vrais, et qu'ils nous offrent une image totale et fidèle de la réalité. Et pour satisfaire notre légitime besoin d'émotions esthétiques, nous avons la poésie, la divine poésie... Le plaisir des vers est pur, tandis que celui que nous fait goûter le roman est troublé et fiévreux. A quoi tient cette différence ? Il est plus facile de la sentir que de l'expliquer. La poésie a pour domaine l'idéal, le ciel, elle idéalise tout ce qu'elle touche, elle nous emporte loin de ce monde par la seule magie de la cadence musicale des mots; aussi, quand elle représente les passions, c'est d'une manière si délicate qu'elle les dépouille du ferment dangereux qu'y dépose notre égoïsme. Le roman, au contraire, est essentiellement réaliste. Il doit nous donner la sensation de la réalité; il nous retient captif dans une sorte de vie réelle, mais fausse et déformée. Mme Necker de Saussure dit cela fort ingénieusement, à propos des contes de fées : « J'aime mieux la pantoufle de verre qu'un petit brodequin bien lacé, mieux le couvre-chef d'escarboucle qu'un délicieux chapeau qui sied à ravir, cent fois mieux un char enlevé dans les airs par des dragons qu'un élégant tilbury mené par un charmant jeune homme. »

Ainsi, les livres d'histoire, les biographies et la poésie suffisent largement à occuper nos moments de loisirs. Quant aux romans, nous reprendrons, pour le retourner, un mot de Boileau : « C'est avoir profité que de savoir ne pas s'y plaire. »

Quand Renan reçut à l'Académie française M. Cherbuliez, le fournisseur de romans de la *Revue des Deux-Mondes*, il lui dit : « J'avoue, monsieur, que je ne vous avais pas lu. » Ayons nous-mêmes le courage de notre ignorance, et résignons-nous à ne connaître guère que de nom et Balzac, et Flaubert, et les Goncourt, et Zola, et à ignorer complètement les 500 romanciers de l'année courante.

L'EXTENSION UNIVERSITAIRE

EN ANGLETERRE

L'Université anglaise, d'Oxford ou de Cambridge, est une institution éminemment aristocratique. Le nom d'Université ne représente pas ici un quelque chose abstrait et vague, ce n'est pas un nom générique sous lequel se classe, dûment hiérarchisé, tout ce qui enseigne et tout ce qui est enseigné. Le nom d'Université, en Angleterre, évoque l'idée d'une vie organisée, complète, sociale, embrassant tout ce qui, chez l'homme, est susceptible de développement : corps, esprit et caractère. Mais une élite seule peut en profiter. La vie universitaire coûte très cher. Il n'y a qu'à visiter un collège, un logement d'étudiant, pour s'en rendre compte. Chaque élève est chez lui, dans son appartement, où il est servi par son domestique. Sa vie se partage entre des cours qu'il paie fort cher ; des plaisirs qui, pour être simples et hygiéniques, comme le canotage, par exemple, n'en sont pas moins onéreux, surtout quand le *sport* s'en mêle ; et des devoirs sociaux dont l'accomplissement ne va pas sans de multiples dépenses. Ajoutez enfin l'amour du confortable et l'inévitable gaspillage propre à la jeunesse.

Le résultat de cet état de choses, c'est que l'influence de l'Université est forcément restreinte à un petit nombre, et que la grande majorité du peuple anglais vit tout à fait en dehors de son atteinte. Or, les besoins du peuple vont croissant. Un mouvement démocratique se dessine, de plus en plus net, et ce mouvement, s'il se produit en dehors de l'Université, institution nationale, mais aristocratique, peut un jour lui devenir fatal. Il y a des courants qu'on ne remonte pas, et le meilleur est de les suivre. C'est ce qu'a fait l'Université anglaise : ne pouvant enrayer le mouvement, elle s'est mise à sa tête.

Pour cela, deux moyens s'offraient à elle. Ou bien faire venir le peuple à l'Université, la démocratiser. Mais c'eût été changer entièrement son caractère, c'est-à-dire la détruire. L'Université sera ce qu'elle est, ou elle ne sera plus. Plus encore qu'un centre d'études, elle est une

école des caractères. Là viennent se former, non des hommes de science, mais des hommes de gouvernement; non des générations de professeurs et des savants, mais les classes dirigeantes de la nation. C'est là que les futurs hommes d'État viennent faire l'apprentissage de la vie, mais d'une vie spéciale, à laquelle ne sauraient prétendre les fils du peuple. Que fera donc l'Université?

Le peuple ne peut venir à elle, elle va au peuple. Elle envoie ses professeurs en tournées de conférences littéraires, scientifiques, économiques, sociales. Par l'intermédiaire de ces professeurs, qui souvent appartiennent à l'élite de son personnel enseignant, elle enseigne, examine, distribue diplômes et récompenses, entretient entre elle et la classe moyenne moins fortunée un courant continu de relations intellectuelles et d'active sympathie. C'est là ce qu'on appelle l'*Extension universitaire*.

Il y a tantôt cinquante ans que l'idée première en fut émise par un professeur de l'Université d'Oxford. A ce moment, des difficultés pratiques se rencontraient, qui depuis ont été levées, grâce aux progrès de l'industrie moderne. Les communications étaient rares et difficiles, le goût de l'instruction encore peu répandu, et, par suite, le nombre d'adhérents possibles trop restreint pour que l'on pût réunir les fonds nécessaires à la mise en train et au fonctionnement de l'œuvre. Car c'est un point à noter : les conférences ne sont point *gratuites* : elles sont seulement très bon marché. L'Anglais estime que ce qui vaut la peine d'être écouté vaut la peine d'être acheté, et, si bas que soit le prix, encore faut-il qu'on le paye.

Avec le temps, cependant, l'idée d'Extension universitaire faisait son chemin, des essais étaient tentés en diverses directions. En 1869, la fondation de Girton College; en 1871, celle de Newnham College, tous deux destinés à recevoir les femmes, qu'une décision récente de l'Université de Cambridge admettait au partage, avec les jeunes gens, de l'éducation universitaire, donnent à la cause de l'Extension un nouvel élan, et, dès lors, les deux mouvements, féministe et extensionniste, marchent parallèlement, d'un pas de plus en plus accéléré. Il n'est pas indifférent de faire remarquer la simultanéité des deux mouvements, car nous verrons les femmes prendre une part prépondérante dans le développement de l'œuvre extensionniste. Résolument entrée dans la voie démocratique, la femme, qui plus volontiers que l'homme laisse parler son cœur, a été ici le champion déterminé de la cause qu'elle avait choisie. Peut-être aussi, ayant enfin obtenu de tremper ses lèvres à la coupe de la science, s'est-elle sentie le désir d'y faire aussi goûter ses frères et sœurs moins privilégiés de la fortune.

Quoi qu'il en soit, c'est Cambridge qui la première ouvre ses portes aux *étudiantes*, c'est elle aussi qui, prenant à son compte l'idée oxonienne, ouvre la voie de l'Extension ; Oxford d'ailleurs ne tarda pas à suivre, en 1871.

Voyons maintenant l'Extension à l'œuvre.

Les Anglais ne font rien à demi. Ne croyez pas qu'il s'agisse de donner au peuple de vagues notions éparses à travers un certain nombre de conférences décousues embrassant un ensemble encyclopédique. Ce serait tromper cette faim de science et de vérité, qui s'éveille dans les classes inférieures, et non pas la satisfaire. Le peuple d'ailleurs formule ses préférences. Puisque l'Université s'offre à lui, il lui demande ce qu'elle peut donner de meilleur et de plus substantiel : un enseignement véritable, suivi, méthodique, portant sur des sujets délimités et ordonnés d'avance, sujets développés en un nombre fixé de conférences, que compléteront de véritables *classes*, avec devoirs corrigés, et, comme sanction du travail ainsi accompli, des examens et des diplômes spéciaux.

Comment se crée un *centre universitaire?* L'initiative, comme toujours, vient des particuliers. L'Université n'a point qualité pour s'imposer, et d'ailleurs elle n'y songe pas. Elle n'est pas une institution de l'État, qui nomme des professeurs et les paie, pour le principe, et sans se préoccuper qu'il y ait ou non des auditeurs aux cours publics. Elle offre simplement ce que, tôt ou tard, et de plus en plus, les classes jusque-là ignorées par elle apprécieront pleinement : un moyen de se procurer, à un prix relativement peu élevé, un peu de cette culture, aristocratique naguère, encore réservée à l'élite de la société britannique. C'est là un gain positif, que l'Anglais ne dédaignera pas. Aussi les demandes affluent-elles de toutes parts pour l'établissement, au moins dans les grandes villes, de *centres extensionnistes*.

Et voici quelle est, dans la plupart des cas, la genèse de ces *centres*.

Quelqu'un, une femme généralement, donne l'élan. J'ai déjà parlé de la part prise par les femmes dans le mouvement extensionniste. Ce sont des femmes aussi qui forment la majorité (70 0/0) des auditoires, et pas seulement des jeunes filles : les femmes mariées, maîtresses de maison et mères de famille, s'y trouvent en nombre respectable. C'est que la femme mariée a ici plus de loisir que chez nous. Elle travaille peu chez elle, elle y reste moins que la Française, ses enfants s'élèvent tout seuls, son mari est absent tout le jour, et il lui reste du temps pour s'intéresser aux choses du dehors, aux œuvres sociales, aux questions d'éducation, voire de politique, et enfin elle a, souvent à un très haut degré, le souci de son éducation personnelle. Les institutrices, cela va sans dire, ne sont pas des dernières à profiter des avantages

qui leur sont offerts. Du reste, la composition des auditoires varie dans les différents centres. Dans le nord de l'Angleterre, l'élément ouvrier est plus nombreux que dans le sud. Mais, en général, l'assemblée est assez mêlée. Dans un examen, à la fin d'un certain cours, les prix furent décernés à une institutrice publique, un étudiant en droit, un ouvrier plombier et un signaliste des chemins de fer. Dans un autre, non loin de Newscastle, le premier prix fut emporté par un mineur, et le second par la fille d'un riche industriel, membre de la Chambre des communes.

N'importe où qu'elle s'implante, l'idée d'Extension, surtout si c'est une femme qui la lance, fait rapidement son chemin. Les éléments nécessaires, tant en hommes qu'en argent, ne tardent pas à se grouper sous la main active de l'organisatrice, car c'est d'abord dans les cités populeuses que ces centres se forment. De ce fait, la campagne et même les petites villes restent forcément en dehors du cercle extensionniste. Je dois ajouter d'ailleurs que l'on s'est efforcé de remédier, dans la mesure du possible, à cette négligence involontaire, par la création du *Home-Reading-Union*, dont je ne puis ici parler davantage, car c'est une institution à part.

Aussitôt qu'une personne d'énergie et de ressources a décidé, dans la ville qu'elle habite, la création d'un centre universitaire, elle fait appel à ses amis, avertit le maire de son intention, forme un comité, et généralement se charge elle-même des fonctions de secrétaire. Alors commence, pour elle et ses amis, une campagne de propagande. Des fonds sont recueillis, et dès qu'ils sont jugés suffisants, le comité, ayant dûment choisi le conférencier et le sujet à traiter, adresse sa requête au bureau central de l'Extension, soit à Oxford, soit à Cambridge, soit à Londres. Si le conférencier demandé est libre, les dates sont fixées, les annonces faites, les tickets d'admission aux conférences imprimés, et chaque membre du comité se charge d'en placer un certain nombre. En même temps, on loue un local approprié, généralement une salle de fêtes, de concerts ou de *meetings*, qui se trouve libre aux heures où ont lieu les conférences. A Londres, où j'ai assisté, en 1897-98, à un cours sur Tennyson, par un professeur d'Oxford, les conférences se donnaient dans la salle des fêtes du *Polytechnical Institute*, une salle magnifiquement dorée et miroitante, où, le soir, se donnaient des concerts ou des bals.

La première conférence est une conférence d'inauguration. Le professeur, présenté à l'auditoire par un membre du comité, organise sa classe, expose sa méthode, et au besoin donne des indications sur celle qu'il convient de suivre dans le travail qui se prépare. Il a eu soin, au préalable, de faire imprimer le *Syllabus*, ou programme du cours, et

chaque auditeur peut se le procurer gratuitement, ou tout ou moins pour une somme très minime. Ce n'est rien autre que le plan détaillé du cours et de chacune des conférences (dont le nombre varie de 6 à 12), avec une liste des livres à lire ou à consulter et, au besoin, quelques notes ou citations complémentaires.

Chaque *étudiant*, dûment pourvu et renseigné, et l'auditoire mis au point, le cours commence, hebdomadaire ou bimensuel, selon les cas. Chaque conférence est suivie d'une classe, qui peut durer parfois autant que la conférence elle-même, c'est-à-dire une bonne heure. Les étudiants y posent des questions au professeur, qui en outre rend les compositions, avec corrections motivées, et donne de nouveaux sujets pour la réunion suivante. Ces devoirs lui sont envoyés par la poste quelques jours avant la conférence. Les sujets sont généralement doubles ou triples, et les candidats choisissent. Par exemple, au cours sur Tennyson, dont j'ai parlé plus haut, il fut une fois donné simultanément : 1° étude sur les *Deux voix* ; 2° analyse de la *Princesse* ; 3° philosophie de la *Princesse*. Ceux des auditeurs qui ont suivi régulièrement le cours et fait un certain nombre de compositions peuvent, s'ils le désirent, passer un examen à la suite duquel, en cas de succès, un prix ou un diplôme leur est décerné.

Cet examen est assez curieux. Il est exclusivement *écrit*. (L'examen oral, s'il n'est pas tout à fait inconnu en Angleterre, est au moins une rareté.) Une feuille imprimée, portant de dix à quatorze questions, est donnée à chaque candidat. Celui-ci doit en traiter six ou sept, au choix. En voici quelques-unes.

Sujet du cours : *Le développement des nations*.

a) Quelles sont les causes du progrès des races aryennes en Europe pendant les 24 derniers siècles ?

b) Sur quels fondements reposait l'Empire romain d'Occident ?

c) Apprécier les trois propositions suivantes :

1° Paris a fait la France autant que la France a fait Paris ;

2° La France a fait, directement et indirectement, plus de bien que de mal à l'Allemagne, et n'a pas peu contribué à l'unité allemande ;

3° Il y a trois Allemagnes : l'Allemagne protestante et militaire, sortie de la Prusse ; l'Allemagne autrichienne et catholique, puissante dans l'Europe du Sud-Est ; et l'Allemagne libre et démocratique, qui est la Suisse.

On voit que ces questions sont générales, et à la portée d'une bonne intelligence moyenne pourvue de quelque lecture et d'une certaine habitude de la réflexion. Aussi le nombre de candidats suit-il un mouvement ascensionnel rapide et régulier. En 1890, il était déjà de 1,600

pour Cambridge, de 1,400 pour Oxford et Londres. Quant aux simples auditeurs, Oxford en comptait 20,000 en 1890, Cambridge 11,000, et Londres 12,000.

Le virus de l'examen a déjà fait chez nous de si terribles ravages que nous ne sommes pas autrement disposés à admirer ailleurs sa propagation rapide, et nous pensons même que le sens pratique des Anglais aurait dû les préserver du fléau. Mais il faut considérer que les diplômes dont il s'agit ici ne confèrent aucun droit. Ils ne sont que la sanction désintéressée d'études volontairement entreprises et librement poursuivies pendant les heures de loisir. Ce qui n'empêche pas d'ailleurs qu'ils n'aient, en tant que diplômes, exactement la valeur des diplômes correspondants délivrés à leurs étudiants en titre par les Universités. La différence est que les brevets de l'Extension sont *spéciaux*, puisque les examens dont ils sont la sanction ne portent chacun que sur un seul sujet.

Ces cours ont lieu en hiver, et les examens un peu avant Pâques. Les compositions sont envoyées à l'Université, où un professeur, qui n'est jamais le conférencier lui-même, les corrige, probablement avec quelque assistance. De la sorte, chaque centre conserve, avec l'Université dont il procède, des liens durables, que contribue encore à resserrer une institution très originale et très intéressante : celles des *summer meetings*, ou réunions d'été.

C'est quelque chose d'analogue à nos *cours de vacances*, comme l'Alliance française en a organisé à Paris et dans quelques autres villes, au profit exclusif des étrangers. Nos Anglais ont pensé d'abord à eux, ce qui ne les empêche pas, je me hâte de le dire, de recevoir les étrangers qui assistent à ces réunions avec une exquise courtoisie et une parfaite cordialité. L'institution des *summer meetings* est en relation étroite avec le système de l'Extension, dont elle n'est à vrai dire que le couronnement. Vieille de dix ans à peine, elle a grandi rapidement. A Oxford, où les réunions semblent se tenir de préférence, on compte en moyenne 1,100 *extensionnistes* par meeting, dont 350 environ sont considérés comme *étudiants*. Les autres viennent plutôt en vue de passer agréablement une partie des vacances.

Il y a, en effet, deux parties dans le meeting : la partie *sérieuse* (conférences) et la partie *frivole* (excursions, garden-parties, soirées, débats contradictoires, visites de collèges, etc.). Le but des organisateurs de ces meetings a été moins peut-être de poursuivre l'œuvre commencée, dans le courant de l'année scolaire, par les conférenciers, que de la compléter dans un sens plus large, plus humain, plus *éducatif*, pour ainsi dire. Ils ont voulu donner aux extensionnistes une idée de la véritable vie oxonienne, où les études ne tiennent qu'une

place mesurée, où l'homme ne devient pas une machine à penser, mais où il reste un homme, et se développe harmonieusement, dans toutes les directions. Les Anglais conviennent assez volontiers que les études à Oxford ne sont ni aussi serrées ni aussi copieuses qu'elles le sont sur le continent ; mais ils font ressortir, et, sans doute, avec raison, que la vie à Oxford est en elle-même une éducation libérale. Dans d'autres pays, disent-ils, les jeunes gens vont à l'Université pour apprendre ; en Angleterre, ils y vont pour se développer.

Je n'ai passé qu'un mois à Oxford, pendant le *summer meeting* de 1897, et je puis dire que ç'a été pour moi un enchantement.

Oxford n'est pas une de ces villes que l'on sait par cœur au bout d'une semaine, et que l'on quitte sans regret et sans espoir de retour. Antique et moderne à la fois, elle repose au bord de l'Isis limpide, au milieu d'une campagne hospitalière et riante, dans un cadre d'éternelle verdure. La *ville*, à vrai dire, aux rues vulgaires, que parcourent les tramways électriques, n'est rien ; l'Université est tout. La première n'est que la parasite, ou plutôt la servante de la seconde. La ville vaque aux soins matériels, et l'Université la rémunère grassement ; mais celle-ci ne se laisse pas pénétrer par celle-là. Les boutiques se pressent au pied des collèges sourcilleux, qui présentent à la rue leur façade fruste, leurs fenêtres grillées et leurs portes closes, et qui, tenant la plèbe à distance, gardent pour les seuls initiés leurs grâces intimes et leurs trésors précieux. Chaque collège forme un *quadrangle*, ou cour intérieure, carrée, qu'entourent les bâtiments à deux ou trois étages, et souvent aussi une galerie ouverte, comme dans les cloîtres. La séduction commence dès qu'on a franchi la porte extérieure pour pénétrer dans la cour. Là, tout est silence et paix monacale. Le lierre a envahi les murs, et la vigne folle se suspend aux encadrements sculptés des fenêtres. Le sol est couvert d'un gazon dru, d'un vert limpide, et partout la pierre aux contours arrondis, aux teintes neutres, se dissimule autant qu'elle peut sous un manteau de verdure. On prétend chez nous que le lierre dégrade les murs ; il semble bien plutôt qu'ici il les conserve, et que la nature, en reprenant ses droits, respecte ceux de l'homme ; mieux encore, elle collabore avec lui : l'art se pare de l'éternelle jeunesse de la nature, et la nature emprunte à l'art le charme attendri des choses d'autrefois.

C'est ce mélange unique de l'ancien et du nouveau, des beautés naturelles et des beautés artistiques, sans oublier les perfectionnements du confort moderne, qui fait d'Oxford une ville charmante et une Université idéale. C'est pourquoi les hommes généreux, qui ont voulu appeler le peuple à bénéficier en quelque mesure de l'éducation des hautes classes, n'ont rien trouvé de mieux qu'un mois de séjour à

Oxford pour les extensionnistes. Là, tout en suivant un ou plusieurs cours réguliers, ceux-ci s'imprègnent, pour ainsi dire, de l'atmosphère ambiante, et aucun certainement ne doit quitter Oxford sans y laisser un peu de soi-même, sans s'attacher à ces vieilles pierres, à ces jardins verts, à ces bibliothèques poudreuses, à ce je ne sais quoi de subtil et de puissant qui vous enveloppe et vous pénètre dès que vous avez mis le pied dans la vieille Université anglaise. Pour ma part, le souvenir que j'en garde est parmi les meilleurs que j'aie rapportés d'Angleterre

Ce fut court : du 31 juillet au 25 août ; mais combien rempli ! Les conférences : histoire, littérature, art, économie politique, embrassaient la période comprise entre 1789 et 1848 ; c'est dire que la Révolution française était le centre autour duquel tournaient tous les sujets. Fidèles à leur principe : peu, mais bien, les organisateurs du meeting ont cherché à faire un programme homogène, de sorte que les auditeurs en retirent, sur la période donnée, des notions aussi complètes, aussi précises, aussi systématiques que possible. Il y a aussi, à côté, des classes spéciales de langues anciennes et modernes, de botanique et d'anthropologie, de morale et même de théologie. On a également pourvu aux besoins spirituels des extensionnistes, et un service spécial leur est assuré chaque dimanche à Saint-Mary's, la principale église d'Oxford. Il n'est pas jusqu'aux prix de louage des bicyclettes, des bateaux et des fiacres, qui ne soient indiqués sur les programmes, ainsi qu'une estimation approximative du prix total de revient d'un mois de séjour à Oxford, y compris celui du ticket d'extensionniste, soit 250 francs, autant qu'il me souvienne, — et ce n'est certes pas exagéré.

Il faut naturellement compter en plus les voyages et excursions aux environs d'Oxford. Nous visitâmes Stratford-sur-Avon, la patrie de Shakspeare ; Bleinheim, le château du duc de Marlborough ; l'abbaye de Dorchester, etc. Entre temps, nous parcourions les collèges, sous la conduite d'un des professeurs, ou nous errions en toute liberté à travers les jardins, qui restent pendant la durée des vacances ouverts au public. Enfin, de temps en temps, une notabilité d'Oxford invitait à un garden-party une section du meeting, ou bien un grand débat contradictoire avait lieu, avec l'acccompagnement obligé de thé et de gâteaux secs. L'une de ces discussions fut particulièrement chaude. Elle portait sur la question suivante : « En cette année du jubilé, l'Angleterre a-t-elle des raisons de se sentir plutôt honteuse que satisfaite d'elle-même ? » On se rappelle l'explosion d'orgueil national et le délire dont furent saisis les Anglais cette année-là. Mais à travers tout ce tapage, le bruit des massacres d'Arménie s'était fait entendre, et la conclusion du débat fut que l'Angleterre n'avait pas que des

raisons de se congratuler. L'aveu était assez courageux, car les étrangers étaient en nombre au meeting. Quelques-uns même y prirent quelquefois la parole, notamment dans les questions d'éducation et d'enseignement qui y furent traitées, sous forme aussi de débats contradictoires. C'était une originalité du meeting que ce caractère cosmopolite. Les Allemands, les Scandinaves et les Hollandais représentaient, dans la colonie étrangère, l'élément le plus nombreux. Puis des Français, des Américains, un Japonais. Le midi de l'Europe ne semblait pas y avoir de représentants. De sorte qu'aux avantages multiples du meeting s'ajoutait encore celui d'un frottement journalier avec des étrangers que jusque-là nous n'étions que trop disposés à considérer à travers nos préjugés nationaux. Les organisateurs du meeting n'ont d'ailleurs pas été les derniers à le reconnaître et à se féliciter qu'il en fût ainsi.

Tel est, dans ses grandes lignes, le système d'Extension universitaire en Angleterre. On voit que l'Université, sans rien perdre de son caractère essentiellement aristocratique, a cependant trouvé le moyen d'étendre ses bienfaits jusqu'à la masse de la population britannique. Remarquez bien qu'elle n'a pas *démocratisé*, c'est-à-dire, comme dans la plupart des cas, délayé, affaibli, affadi son enseignement; elle l'a seulement fragmenté, mis en menus morceaux à la portée des bourses peu garnies. La quantité est moindre, mais la qualité de ce qu'elle donne est la même, pour les étudiants titrés d'Oxford et pour le public modeste des Centres universitaires. Et la meilleure preuve de l'excellence du système, c'est que ces centres ne cessent de se multiplier, résolvant ainsi victorieusement le problème épineux entre tous de l'éducation post-scolaire, pour lequel nous sommes loin, je le crains, d'avoir encore trouvé une solution aussi satisfaisante.

RACHEL ALBERT.

« La loi morale précède la loi religieuse, en est la pierre de touche. Le saint n'est saint qu'autant qu'il est le juste. La Justice est la reine des mortels et des immortels. A elle seule de juger les dieux. »

PLATON (*Euthyphron*).

CORRESPONDANCE

Nous publions ici, avec la permission de nos correspondantes, deux lettres qui intéresseront, croyons-nous, les membres de notre Association. La première est une réponse à la circulaire du 25 mars, il nous paraît inutile de rappeler ici les faits auxquels notre compagne fait allusion... Ils sont présents à l'esprit de toutes les Fontenaysiennes.

27 mars.

« Un utopiste » dont l'utopie était pour lui réalité vivante, qui est devenue telle pour nous. Nous vivons de cette utopie : c'est notre lumière, notre force, notre foi.

« Un fanatique ». Traduisez un croyant, un croyant qui respectait jusqu'au scrupule, jusqu'à la duperie, les croyances autres que la sienne. En fait, Fontenay a abrité et rendu heureuses, parce que libres, beaucoup plus de catholiques que de protestantes, plus de protestantes que de libres-penseuses.

« Un prêtre laïque » qui n'avait du prêtre que la foi en sa foi ; du laïque, il avait surtout ce que le laïque a d'humain et de bon : la raison la plus élevée et la plus clairvoyante, la droiture la plus absolue, l'esprit de justice le plus pur, la bonté dans tout ce qu'elle a de profond et d'aimable, la pitié vraie, respectueuse de la souffrance, l'amour du pays qui a dominé son œuvre comme il a dominé sa vie.

« Un vague idéal moral ». Quoi de plus précis que ce programme : liberté de pensée, liberté politique : effets et garanties de la liberté morale ; respect de la personne humaine — investie des droits inaliénables de l'humanité, — en soi et dans ses semblables ; dévouement absolu à l'éducation des enfants du peuple en vue de faire passer dans les mœurs, dans l'organisme même du pays les sentiments et les habitudes d'une démocratie forte et saine ? En vérité, nous n'avons

jamais eu à demander à M. Pécaut une définition nette de son idéal parce que cet idéal était vivant sous nos yeux : M. Pécaut l'incarnait.

« Nous le considérions » comme un homme infiniment respectable, comme un éducateur éminent dont l'enseignement et l'action allaient jusqu'au vif de l'âme pour en stimuler l'énergie et en faire jaillir les sources de vie les plus profondes. Bien peu d'entre nous ont été capables « de flatter sa manie » ; et celles-là seules ont eu cette attitude, — plutôt fâcheuse pour elles, — qu'un manque absolu de bon sens et d'équité rendait indignes de recevoir l'hospitalité de Fontenay.

« Des combats, des drames intimes », j'espère qu'il y en a eu à Fontenay, non seulement « à cette époque » (?) dont parle la correspondante de M. de Vogüé, mais à toutes les époques de l'histoire de cette maison. On n'y dormait pas le pernicieux sommeil de la pensée : on y travaillait du cerveau et de l'âme, on y luttait, on y vivait, tantôt dans la souffrance et tantôt dans la victoire, mais toujours dans la paix sereine, parce que toujours dans la bonne foi.

« Enfin voici donc » l'occasion de rendre hommage à notre maître! Disons notre gratitude et notre respect, disons notre idéal et notre foi, et que nous sommes pour toujours — par Fontenay — les femmes de la libre démocratie française.

M. J.

***

16 mai 1899.

L'article du Manuel général intitulé « La coopération universitaire entre écoles et lycées de filles » m'intéresse d'autant plus vivement que j'ai déjà beaucoup songé à cette question et que j'ai même tenté, l'année dernière, de concert avec Mlle X., de lui donner un commencement de réalisation. Si notre tentative n'a pas donné tout le résultat que je souhaitais, c'est, je crois, que les circonstances ne nous ont pas été favorables. Et puis, vous le savez, mes forces ont trahi ma bonne volonté, et j'ai des devoirs rigoureux qui m'imposent des obligations plus pressantes. Mais, dans le fond de mon cœur, je n'ai pas renoncé à mon idée, qui m'est chère ; j'attends une heure plus propice.

Le but que nous devons chercher n'est pas seulement d'apporter un soulagement aux misères tant matérielles que morales de la classe ouvrière, c'est surtout de créer des liens de sincère sympathie, de fraternité, entre la classe bourgeoise et aisée et la classe pauvre. Or, il faut bien le dire, la tâche est très difficile, car nous avons à lutter contre l'égoïsme, la vanité des uns, contre la défiance et l'envie chez les autres, contre le préjugé des deux parts. Les bourgeois veulent bien donner un peu de leur superflu, mais bien plus pour leur propre satisfaction que pour le soulagement d'autrui.

On dit qu'il y a plus de bonté chez la femme que chez l'homme; mais il y a aussi chez elle plus de vanité puérile, plus d'étroitesse d'esprit, plus de mesquinerie. La glace se rompt plus vite entre un homme portant blouse et un homme portant redingote, qu'entre une dame habillée par la bonne faiseuse, et une femme du peuple vêtue simplement d'une camisole et d'un jupon.

C'est curieux — et triste — de voir le coup d'œil de protection dédaigneuse que la petite fille mise avec goût et distinction jette à l'enfant du pauvre, naïvement endimanchée. Et quand des enfants de familles occupant des situations différentes fréquentent la même classe, on remarque entre elles des sentiments de jalousie d'une part, et de l'autre une fierté inconsciente : autant de ferments de haine. Ces sentiments sont le fruit de l'éducation de la famille. Aussi je ne crois pas que, dans l'état actuel de nos mœurs, il soit bon, surtout en province, de mettre trop tôt en contact les petites filles du peuple avec celles de la classe bourgeoise. Mais, tandis que les institutrices inspireraient aux unes la résignation, le courage, une fierté légitime, les maîtresses des lycées apprendraient aux autres la modestie et la vraie charité et les inviteraient à coopérer par leur travail et de petites privations volontaires à des œuvres de bienfaisance. Je pense que les institutrices, connaissant mieux les besoins du peuple, pourraient donner à cet égard d'utiles renseignements au personnel de l'enseignement secondaire.

Mais quand les jeunes filles atteignent l'âge de 13 ou 14 ans, que chez elles la raison commence à se former, que la délicatesse du cœur s'aiguise, que la bonté devient plus profonde et plus réelle, c'est alors qu'il faut les intéresser directement aux œuvres de patronage et les mettre en rapport avec les jeunes filles pour qui les patronages sont créés. C'est surtout par elles que ces patronages prendront vie. D'abord, elles ont la gaieté, l'enthousiasme, l'entraînement du cœur; puis, leurs études finies, elles jouissent de loisirs qui manquent souvent aux mères de famille, et ces loisirs, au lieu de devenir la proie de la vanité, employés à une activité utile et bienfaisante, seront pour

elles une source de joie, si bien que les jeunes filles de la bourgeoisie seront encore redevables envers leurs protégées. Enfin, soit par leur fortune, soit par la situation de leurs parents, elles pourront être d'un utile secours au point de vue matériel aux jeunes ouvrières.

A vrai dire, je ne conçois pas autrement les patronages, qui doivent établir l'union, la sympathie qui rapprochera les classes dans le sentiment réellement éprouvé de leur solidarité.

La jeune fille de la bourgeoisie sentira qu'elle a besoin de l'ouvrière au moins autant que l'ouvrière a besoin d'elle-même. Et dans ce rapprochement, sous la direction et la surveillance discrète, mais attentive, des professeurs (lycées, écoles normales, écoles supérieures), les différences d'éducation s'atténueront, sans qu'on puisse dire laquelle des deux classes sera le plus redevable à l'autre.

Ne demandons pas aux institutrices plus de temps qu'elles ne peuvent nous en donner. Il ne faut pas d'ailleurs que le patronage ait l'air d'être encore l'école. Que les institutrices aident à les créer et surtout à les recruter, qu'elles soient les intermédiaires. Mais laissons ensuite les jeunes filles se connaître, que les liens d'affection et de confiance s'établissent : ce qu'il faut à la jeune fille, ce n'est pas une sympathie générale qui s'adresse à toutes; chacune a besoin de se sentir aimée et protégée pour elle-même.

Voici ce que j'écrivais l'annnée dernière à une dame qui avait bien voulu nous donner quelque chose pour notre patronage :

« Notre but est surtout de retenir ces jeunes filles par des distractions agréables et saines, qui leur laissent, sans même qu'elles s'en doutent, une incitation à bien faire, à se montrer laborieuses et dignes. Nous voulons, tout en les récréant, élever leur cœur et leur faire aimer leur tâche, si humble qu'elle puisse être. Que nous nous estimerions heureuses, si, dans leur vie de labeur et parfois de souffrances et de privations, nous pouvions leur apporter le rayon de soleil qui réconforte !

« Cependant nous n'oublions pas que nous pouvons leur venir en aide d'une façon plus pratique. Nous voudrions leur donner quelques directions pour le travail manuel, pour la couture surtout. Mon rêve serait aussi de leur faire un enseignement ménager très simple mais pratique, en rapport avec leur situation. Je songe que bien peu de femmes du peuple savent préparer une nourriture saine ; bien peu ont du goût pour entretenir leur ménage, bien peu savent tirer le meilleur parti possible des petites ressources d'un salaire d'ouvrier. Il n'en est presque point qui songent à l'avenir ; en général, on dépense au jour le jour, sans jamais rien économiser... »

Les élèves des cours secondaires sont venues plusieurs fois à notre

patronage. Une fois entre autres, elles ont lu les plus belles pièces du Cid, à la manière des lectures populaires de M. Bouchor. Une autre fois, ce furent les élèves maîtresses qui lurent Horace. Mais j'estime que ce ne doit être là qu'une partie de leur rôle.

Que notre influence dans les Lycées serait plus profonde si nous pouvions créer un mouvement dans ce sens! Comme l'esprit des jeunes filles, souvent si mesquin, s'élargirait, et que notre enseignement aurait une portée plus haute! Je me plains que nous n'atteignions presque jamais le fond, je ne dirai pas même de l'âme mais de l'intelligence des jeunes filles. Bien peu arrivent à comprendre l'intérêt supérieur des études: elles ne conçoivent même pas qu'il y ait un lien étroit entre la vie de l'esprit et la vie pratique; les idées que nous agitons n'ont aucune vertu, parce que nos élèves n'éprouvent pas le besoin de créer en elles l'unité de la vie intérieure. Quand je songe à la pénurie morale de la classe bourgeoise, elle m'inspire presque autant de pitié que la misère du peuple, parce qu'elle s'ignore elle-même et parce qu'il n'y aura pas moyen de guérir l'autre tant que durera celle-là.

UN PROFESSEUR DE LYCÉE,
Ancienne élève de l'École de Fontenay.

Un grand nombre d'anciennes élèves nous disent avec quel plaisir et quel profit elles ont lu le premier supplément géographique. Pour répondre à leur désir, nous adressons ici à M. Paul Dupuy l'expression de notre bien vive reconnaissance.

COMMUNICATIONS DIVERSES

Nous avons le plaisir d'apprendre à nos compagnes que la maquette du buste de M. Pécaut est fort avancée. M. Baude nous écrit que l'ébauche s'annonce bien. Elle sera terminée vers le milieu de juillet, mais l'achèvement de l'œuvre demandera encore plusieurs mois et l'inauguration sera reportée à la réunion générale de 1900.

Le montant de la souscription s'élève à 12,521 fr. 50. Le Comité n'a pu, jusqu'ici, accuser réception des sommes reçues ; il adressera aux souscripteurs une quittance à souche dans le courant du mois d'août.

***

Nous prions les Directrices et professeurs qui ont l'intention de s'inscrire pour un ou plusieurs exemplaires de l'ouvrage en préparation de M. Boudréaux, de vouloir bien adresser leur adhésion à Mlle Robert *avant la fin de juillet*. Un certain nombre de souscriptions nous sont déjà parvenues, et, comme le tirage est limité, nous croyons rendre service à nos compagnes en les priant de souscrire sans tarder à un ouvrage qui sera extrêmement utile aux professeurs de l'ordre des sciences.

***

Nous avions espéré obtenir des Compagnies de chemin de fer le bénéfice du demi-tarif pour les associées se rendant à la réunion générale. La réponse que nous publions ici, et qui vient d'être faite à une société analogue à la nôtre, nous ôte malheureusement tout espoir.

« *Les Compagnies françaises de chemins de fer n'accordent plus, depuis quelques années, même aux membres d'associations régulièrement constituées, la facilité de se rendre* individuellement *à une assemblée générale ou à un congrès en ne payant que demi-place.*

« *Certaines associations jouissent encore, il est vrai, de cette faveur, mais c'est uniquement parce que les Compagnies sont liées vis-à-vis d'elles par des traités. Inutile d'ajouter que les Compagnies ne consentent plus aujourd'hui à passer des traités semblables.* »

J'ai quelque droit de parler de l'Université. Je l'ai traversée tout entière, du plus bas au plus haut, à la sueur de mon front.

L'Université est un corps très loyal, qui vit en pleine lumière. Les hommes y sont connus, très parfaitement appréciés, n'arrivant, ne montant de grade en grade qu'à force d'examens publics. Les livres y sont connus, et dans les mains de tous.

Dans l'Université, tout est transparent et cristal. Chacun la voit de part en part! Son enseignement est identique, et s'il est modéré, il n'en est pas moins clair. Son principe contredit, dément, détruit le principe du moyen âge.

Plus ancien, plus moderne que le christianisme, ce principe éternel est celui que Platon expose si bien dans l'*Euthyphron*, celui que Zénon enseigna avec tous les jurisconsultes, celui que Kant a formulé, et l'Assemblée constituante. Sur lui le Droit repose. Sans lui les tribunaux se ferment et deviennent inutiles. L'Etat, inconséquent, ne sachant ce qu'il veut et ménageant le vieux dogme gothique, invoque à chaque instant le nouveau de 89.

L'Université est fidèle à celui-ci plus que l'État ne veut. Ses ennemis le savent bien, le disent avec raison. Sauf des nuances assez légères, ses livres officiels et ses chaires de philosophie enseignent la même chose : la souveraineté du Devoir, la primatie du Juste, l'indépendance de la Loi morale. Ses chaires d'histoire, de littérature et de langues, dans l'infini détail, et même en choses qu'on croirait étrangères, transmettent le même enseignement.

MICHELET (*Nos Fils*, 1869).